



N° 4 Janvier 2012

Le Courrier du Prince

Bulletin d'information de l' Association

Les Amis de Talleyrand -

Château de Valençay 36600 VALENÇAY

Éditorial

CHERS AMIS DE TALLEYRAND,

La tradition veut que ce soit le président, nouveau en l'occurrence, qui propose l'éditorial du bulletin. Fort de cet honneur, acquittons nous en avec modestie.

L'année 2011 a été chargée en événements pour notre beau pays de France, le monde et notre association également pour laquelle les heures tristes et celles de joie se sont succédées.....

Nous avons pu découvrir ou approfondir de nouveaux lieux de vie ou d'influence de notre « héros ».

Mi-juin, 17 de nos membres ont visité « l'Etonnante Lettonie », terre de la duchesse Anna Dorothea de Courlande, si chère à Talleyrand. Les splendeurs du château et jardins de Rundale ont tout particulièrement enchanté les participants. Il en sera question plus avant dans ce bulletin.

En juillet, notre association fut dignement représentée aux festivités organisées par

nos amis de Posterstein, à l'occasion du 250^{ième} anniversaire de la naissance de la Duchesse Anna Dorothea de Courlande, et de l'exposition qui lui est consacrée au musée de la forteresse.

Après un accueil toujours aussi chaleureux par nos amis, et le ravissement de la lecture en allemand et en français de brillantes et touchantes lettres échangées entre la Duchesse et Talleyrand, en une diction de brillantes lectrices, a été ébauchée, ensemble, l'idée d'un possible jumelage de nos deux associations. Affaire à suivre....

Enfin, mi-octobre, à l'occasion de notre Assemblée générale, nous avons suivi, à Bourbon l'Archambault, la trace de notre grand curiste que fût notre Héros, à travers toute la France, et parfois au-delà.

Un article de notre président d'honneur vous en fait part.

Alors que la Belgique retrouve un gouvernement, après dix-neuf mois sans- un record mondial-, notre président sortant nous présente une intéressante communication

sur la création de ce pays à laquelle Talleyrand aura beaucoup œuvré, en poste à Londres, mais fait rare, en liaison directe avec Louis-Philippe, et en une relation quasi « pré-entente cordiale » avec l'Angleterre.

Notre adhérente émérite italienne nous montre aussi comment ses compatriotes s'ouvrent à l'histoire et à l'œuvre de Talleyrand, par la traduction transalpine des mémoires de celui qui fût, entre autres, Prince de Bénévent.

Revenons en France, et lisons le témoignage d'un participant au voyage de George Sand à Valençay, sous la plume toujours alerte de notre Président d'honneur. Passionnée par les costumes, une autre adhérente nous expose ce qu'ils furent et représentèrent au temps de notre grand Homme.

Chères lectrices et lecteurs, que votre curiosité soit encore satisfaite par d'autres textes et reproductions intéressants fournis par les uns et les autres, rassemblés par les membres de la commission du bulletin

et son responsable, que nous remercions.

L'an prochain nous poursuivrons nos programmes traditionnels, et conformément à la déclaration faite à l'issue du renouvellement du Bureau de l'association, nous essaierons, à la mesure de nos moyens limités, d'ouvrir plus largement nos activités en direction du grand public pour faire connaître davantage la vie et la profondeur de l'œuvre de notre personnage.

En un raccourci saisissant, rappelons-nous qu'en pleines tractations de création de l'Etat belge, Talleyrand, le 27 novembre 1830, de son poste de Londres, écrivait à Monsieur le Comte, Général, Sébastiani, tout nouveau ministre des affaires étrangères : « L'Europe est certainement, en ce moment, dans un état de crise. ... ». Impatients de connaître ce qui se passera en 2012, souhaitons que l'an nouveau nous apporte de bonnes nouvelles.....avec santé, joie et amitié pour vous-même et ceux qui vous sont chers, dans une Europe en Paix, plus unie et plus forte.

■ Roland Martinet
Président de l'association
Les Amis de Talleyrand.

HOMMAGE A DEUX ADMINISTRATEURS DE L'ASSOCIATION DISPARUS EN 2011.



Jacques BRUN,
décédé le 16 mars 2011

*Les morts ne sont pas morts.
Ceux qui sont morts ne sont
jamais partis.
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit.
Les morts ne sont pas sous la
terre.*



Annick BELONOSCHKIN,
décédée le 28 juillet 2011

*Ils sont dans l'arbre qui frémit
Ils sont dans le bois qui gémit
Ils sont dans l'eau qui coule
Ils sont dans l'eau qui dort.*

Birago Diop, écrivain sénégalais
(1906-1989).

VOYAGE EN «ETONNANTE LETTONIE»

18 - 22 juin 2011 (1)

Par 17 membres de
l'association.

Pourquoi la Lettonie, alors que Talleyrand n'y est jamais allé ?

« Talleyrand, père de l'Amitié franco-Lettonne » (2) ; pourquoi donc ?

Parce que dès 1808, à Erfurt, en marge de la célèbre entrevue entre Napoléon et Alexandre 1^{er} tsar de Russie, Talleyrand se lia avec Anne Charlotte Dorothee de Medem.....riche veuve de Pierre Biron, dernier duc de Courlande, et l'une des plus influentes femme auprès de la

cour du Tsar.....

Dès 1809, la Duchesse s'installe à Paris.

Et Talleyrand, pour sceller son rapprochement avec cette famille, négocia le mariage de son neveu Edmond avec Dorothee la plus jeune des quatre filles de la Duchesse.

Cette nièce se retrouvera aux cotés de Talleyrand au Congrès de Vienne.

La Courlande de l'époque, annexée en 1795 (3) à la Russie, couvrait les provinces actuelles de Courlande et de Zemgale, soit la moitié sud de la Lettonie actuelle.

La Lettonie (Latvija en letton) , tout comme ses deux sœurs baltes (Estonie et Lituanie) est à nouveau libre et indépendante depuis 1991 et adhère à l'OTAN le 2 avril

2004 ainsi qu'à l'Union Européenne le 1^{er} mai 2004.

Le pays couvre 64600 km², soit près de la moitié des 3 pays baltes, 44% de son territoire et couvert de forêts (pins et bouleaux), culmine à 311m et comporte de très nombreux lacs. Sa population est de 2,4 millions d'habitants.

Extrémité de la longue plaine glaciaire de l'Europe du Nord qui s'étend de l'Oural aux Flandres, la Lettonie est bordée à l'ouest par la mer Baltique (dont le fameux golfe de Riga) et ses immenses plages de sable blanc, au nord par l'Estonie, à l'est par la Russie et la Biélorussie, enfin au sud par la Lituanie.

Notre point de chute, et premier centre de visite fut RIGA, capitale de la Lettonie, la plus grande des capitales baltes avec 900 000 habitants.

Riga, fondée en 1201 lorsque l'Evêque A. Von Buxhövdén y transféra l'évêché de Livonie, est situé sur la Daugava, plus long fleuve des pays baltes (1020km) qui trouve sa source en Russie, et se jette dans la mer Baltique (golfe de Riga) à 12km de la ville.

Napoléon, de passage dans les parages en 1812, avec incendie des faubourgs de la

ville par son armée, l'appelait « le faubourg de Londres ».....

Et entre les deux guerres mondiales, Riga fut appelée le « Paris du Nord », en raison de sa population cosmopolite et la splendeur de son architecture.

« Vecriga », sa vieille ville, jadis florissante cité hanséatique, compte 150 monuments historiques dans un labyrinthe de rues et ruelles au charme médiéval.

Au gré de notre tour de ville en bus puis à pied, il nous fut donné de visiter plus particulièrement, parmi les 50 musées de la ville, le plus ancien de la région baltique : celui de l'Histoire de Riga et de la navigation, installé dans l'ancien chapitre de la cathédrale. Ce musée retrace l'histoire de la capitale, des premières peuplades autochtones de la basse Daugava - les LIVES - dès 6000 ans AV J-C (objets domestiques issus de fouilles) en passant par la section « cité médiévale » (retables, coffres, armes...) et son grand (2,36m) St Christophe de bois polychrome, l'ère suédoise (tableaux, aquarelles, monnaies... d'une époque prospère sinon libre), la bibliothèque de la très belle salle des colonnes, salles de la vie quotidienne aux 19^{ième} et 20^{ième} siècles sous dominations diverses....

Enfin, pour la navigation, de superbes maquettes de navires de toutes époques.

■ Roland Martine

(1) « étonnante Lettonie » en souvenir de la conférence donnée par Mr Lancmanis conservateur du château de Rundale, lors de l'AG de l'association à Chantilly en 2004, et du titre de l'exposition que cette même personne, devenue membre de notre association, avait organisée à l'hôtel de ville de Versailles trois ans plus tard, et inaugurée en présence de Mr l'Ambassadeur de Lettonie en France, et de membres de notre association.

(2) cf : Marc Du Pouget, membre fondateur de notre association, directeur des Archives départementales de l'Indre. Onglet « les contemporains » du site internet de l'association.

(3) en France, en cette même année 1795, Bonaparte écrase les royalistes (13 vendémiaire).

VOYAGE EN LETTONIE

du 18 au 22 juin 2011.

Au solstice d'été, 17 amis de Talleyrand ont fait une escapade de cinq jours en Lettonie, sur les pas de la Duchesse de Courlande.

Cette Duchesse, née Anne-Charlotte-Dorothee de Médem le 03 février 1761 à Mé-



Château de MITAU

sothen (terre seigneuriale du duché de Courlande) et décédée le 20 août 1821 dans son domaine de löbikau en Thuringe, fut une grande amie de Talleyrand et celui-ci lui a toujours témoigné amour et respect.

Ce personnage étonnant, hors du commun, comtesse du Saint-Empire romain germanique, est parfaitement représentatif de cette société

européenne de la fin du 18^{ème} siècle : évoluée, cultivée, active.

Elle fut mère de quatre filles, dont la dernière est Dorothee, née en août 1793, mariée en avril 1809 avec Edmond de Périgord, fils d'Archambaud, frère de Charles-Maurice.

Elle arriva à Paris en mai 1809, accompagnée de sa fille, jeune mariée. On connaît la suite, tant pour la mère que pour la fille.

La passion qu'éprouva toute

en réponse aux marques de sympathie de Mgr de Quelen, il écrit :

« Veuillez recevoir tous mes remerciements de l'intérêt que vous voulez bien me montrer personnellement dans une des circonstances les plus pénibles de ma vie. Je perds, à un âge où rien ne se répare, une amie dont le caractère, la sûreté et le dévouement rendaient l'affection bien précieuse, et elle y ajoutait par sa douceur un grand charme. » (1)

Trois jours plus tard, le 08 septembre 1821, il confia à l'une de ses filles, la duchesse de Sagan :

« Je ne sais que vous écrire : j'ai la même peine que vous toutes. Mon cœur est brisé ! Je croyais et je me plaisais à croire que votre douce mère me fermerait les yeux. Elle était tellement plus jeune que moi ! Rien ne m'a préparé au coup affreux qui nous frappe. Je mérite et je vous demande que vous me regardiez comme un des vôtres. Tant que je vivrai, je serai dévoué à toute votre famille et à vous bien tendrement et bien respectueusement. » (2)

sa vie Talleyrand pour la Duchesse de Courlande, rencontrée alors qu'elle avait déjà quarante-huit ans, fut bien réelle et sincère. Il a dit d'elle :

« Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu sur terre une femme plus digne d'être adorée. »

Lorsqu'elle mourut, il se trouvait à Valençay et fut inconsolable. Il exprima à plusieurs reprises son désarroi. Ainsi, le 05 septembre 1821,

La Lettonie est un petit pays : 64 600 km², 2.300.000 habitants, avec des frontières avec l'Estonie au nord, la Russie à l'est, la Biélorussie au sud-est et la Lituanie au sud. Il borde la mer Baltique sur presque 500 km et présente une proportion importante de forêts et de nombreux lacs. Sa capitale



Château de MITAU - Crypte

est Riga, 800 000 habitants. Après une longue période de soviétisation (1944-1990), la Lettonie est redevenue indépendante en 1991 et a adhéré à toutes les organisations internationales, dont l'Union Européenne à partir de mai 2004.

Notre voyage fut de courte durée mais très riche tant sur le plan touristique qu'historique.

Riga, capitale de la Lettonie depuis sa fondation au 13^{ème} siècle, a été l'une des cités commerçantes les plus florissantes sur la mer Baltique. Ville-musée, elle a conservé l'élégance un peu austère des villes hanséatiques. Sa vieille ville, « Vecriga », avec son labyrinthe de ruelles et ses vieux quartiers pleins de charme, aux allures médiévales, ses entrepôts hanséatiques, ses églises gothiques et baroques, ses édifices du 19^{ème} siècle, mérite une visite approfondie.

De plus, la cathédrale du Dôme est la plus grande église

médiévale des Etats Baltes et ses concerts d'orgue sont très appréciés. Le quartier « art nouveau » est très important et présente de nombreux bâtiments avec des façades aux formes arrondies et douces avec de nombreuses représentations florales, humaines ou animales. Enfin, la promenade dans le Musée Ethnographique de Plein Air est tout à fait passionnante : sur les rives du lac Jugla, sur 300 hectares boisés de

pins et de bouleaux, ont été reconstitués les habitats des siècles passés des diverses régions de Lettonie. Maisons, églises, moulins, ateliers y témoignent des pratiques ancestrales et nous initient aux modes de vie, aux traditions et mœurs populaires du monde rural des siècles passés.

L'excursion toute une journée à Jurmala sur la mer Baltique, la « Riviera lettonne », avec son architecture en bois datant du 19^{ème} siècle et la visite, au musée municipal, d'une exposition relatant l'histoire de la station balnéaire nous donna l'occasion de prendre un bon bol d'air frais, parfois sous une petite pluie fine.

Mais le must du voyage fut très certainement la troisième journée, toute consacrée aux sites marquants du duché de Courlande :

-Jelgava, anciennement Mitau, fondée par les ancêtres des Von Medem au 13^{ème}



Château de Mezothene



Palais de Rundale



siècle, puis devenue au 17^{ème} siècle capitale du duché de Courlande. Le château, construit en 1738 par l'architecte Rastrelli, est imposant. La crypte abrite les caveaux de la famille des Courlande. C'est aujourd'hui



Anne-Charlotte Dorothée,
Duchesse de Courlande

une université d'agronomie, mais n'oublions pas que ce château a servi par deux fois de résidence d'exil au comte de Provence, frère de Louis XVI, le futur Louis XVIII, « le vagabond de l'Europe » dans plusieurs pays de 1791 à 1814, soit pendant vingt-trois ans.

-le château de Mezoten, belle demeure classique avec un parc à l'anglaise, au bord de la rivière Lielupe. En ce lieu, naquit la future Duchesse de Courlande, Dorothéa von Medem.

-enfin et surtout, le palais de Rundale, construit pour le duc de Courlande Biron au XVIII^{ème} siècle par Bartolomeo Rastrelli (encore lui), auteur, entre autres merveilles, de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. C'est une élé-

gante bâtisse chargée d'histoire, un joyau d'architecture baroque et de style rococo, qui a retrouvé récemment sa splendeur grâce à un long et persévérant travail de restauration de son conservateur et directeur actuel, Monsieur Imants Lancmanis. Avec ses 138 pièces et, notamment, les décorations somptueuses de la « salle blanche » et de la « salle dorée », ce château rappelle les plus prestigieux palais de l'époque tsariste. Sans oublier, bien sûr, les jardins à la française, avec son



Pierre, Duc de Courlande

théâtre de verdure, ses labyrinthes et sa roseraie.

Vraiment, sans exagération, la visite du « Versailles » letton fut un grand moment de ce voyage, qui ne fut pas simplement touristique et d'agrément. Car chaque jour, au moment des repas, un des participants (Roland Martinet, Annie Fuster, Françoise de Gruben,

Ernest-Jean, Duc de Courlande



Claude Beauthéac) a fait un petit exposé sur un des sujets en relation avec ce séjour en Lettonie.

■ Claude Beauthéac.

(1) Casimir CARRERE : « Talleyrand amoureux ». Paris, Editions France-Empire, 1975, p.337.

(2) Ibidem, p.338

VOYAGE À POSTERSTEIN (Allemagne – région de Thuringe) des 2 et 3 juillet 2011.

Les 2 et 3 juillet 2011, une forte délégation de l'Association « Les Amis de Talleyrand » s'est rendue à Posterstein (Thuringe) pour commémorer le 250^{ème} anniversaire de la naissance de la Duchesse Anna Dorothea de Courlande.

En 1795, la Duchesse choisissait la petite localité de Löbichau comme résidence d'été.

Très vite, du fait de l'importance et de la qualité de ses réseaux, elle a propulsé ce village au niveau de la politique européenne.

A cette occasion, le musée du

château de Postersteina présenté une magnifique exposition, organisée par son directeur, Monsieur Klaus Hofmann, et qui a fait l'objet de nombreux articles dans la presse.

Cette exposition, intitulée « La Duchesse de Courlande vue par ses contemporains. La culture européenne des salons vers 1800 », a remporté un grand succès. Elle était illustrée de nombreux portraits de la Duchesse et, dans les vitrines, des lettres, des gravures, des extraits de journaux intimes avaient pour objet d'éclairer et de compléter les événements de l'époque.

Notre amie, Renée Otto, a bien voulu nous donner la traduction de l'article paru le 02 juillet 2011 dans le journal « Ostthüringer Zeitung ».

Wolfgang Iwasch (unten links) und Angelika Kaufmann (unten rechts), Friedrich „Johann“ Hartmann (oben rechts), Fotos (5): Martin Gerlach

Porträts einer Herzogin

Museum Burg Posterstein zeigt in neuer Schau Anna Dorothea von Kurland im Spiegel ihrer Zeitgenossen

Von Susann Grunert

Heute würde man Anna Dorothea von Kurland wohl als Tochter im Lotto für die kleine Gemeinde Löbichau bezeichnen. 1795 wählte die aus dem heutigen Lettland stammende Herzogin das Thüringer Orthen als Sommerresidenz aus. „Löbichau lag in der Mitte Deutschlands strategisch günstig“, erzählt Klaus Hofmann, Kulturalle Zentren wie Weimar, Leipzig oder Karlsbad waren gut zu erreichen. Reisende auf dem Weg nach Wien oder Paris machten auf dem Museumhof in Löbichau Halt.

Seit 20 Jahren erforscht Klaus Hofmann, Leiter des Museums Burg Posterstein, das Wirken der schönen Herzogin. Anlässlich ihres 250. Geburtstages im Februar dieses Jahres widmet ihr das Museum ab Sonntag die Sonderausstellung „Die Herzogin von Kurland im Spiegel ihrer Zeitgenossen – Europäische Salonkultur um 1800“. Anna Dorothea hatte Zugang zu höchsten gesellschaftlichen und politischen Kreisen. „Sie hatte ein riesiges

Netzwerk gespannt, kannte Herrscher wie Zar Alexander oder Napoleon persönlich“, sagt Klaus Hofmann. Die Dimensionen dieser Salons, die die Herzogin zentrierte, veranschaulicht der Historiker so: „Putin und Obama kommen nach Löbichau zum Kaffeetrinken, machen kurz Weltpolitik, und fliegen zurück in den Kremel und ins Weiße Haus.“ Dass dies praktisch vor unserer Haustür geschah, mache die Figuren so interessant. „Sie hat ein Dufé aus der Versenkung in die europäische Politik katalysiert.“

Erstmals sind nun im Museum Porträts der Herzogin zu sehen, die an verschiedenen Orten und zu verschiedenen Zeiten entstanden. „Wir haben versucht, die schönsten Porträts zusammenzustellen“, so Klaus Hofmann. Um diese im Original sehen zu können, müssten weite Wege zurückgelegt werden. Die Gemälde von Marcello Bacciarelli oder Friedrich Hartmann (Bariosen) stammen aus Posen und Breslau. Ein Porträt der Herzogin von Angelika Kaufmann hing bis 2009



Klaus Hofmann mit einer Büste der Herzogin.

im Kunstmuseum in Los Angeles, bevor es wieder in den Familienbesitz gelangte.

„Das Reizvolle ist die Sicht des jeweiligen Malers“, sagt der Museumsleiter. „Vergleicht man das Porträt von Bacciarelli mit einer Büste der Herzogin, dann ist bei ihm wohl am ehesten eine Ähnlichkeit zu entdecken.“ Künstlerische Freheiten waren erlaubt und erwünscht. „Die Familienmitglieder hatten alle eine recht lange Nase, die Kunst bestand

min darin, das auf den Bildern zu kaschieren.“ Auch stereotype Darstellungen sind dabei. „Bariosen schuf ein Bild der Herzogin, das er replizierte, mit variierten Haartucht und Gewändern.“

Insgesamt zehn Porträts Anna Dorotheas von Bacciarelli, Tischbein, Grassi, Graff, Bariosen, Kaufmann oder Darbes sind zu sehen. Ergänzt werden sie von Gemälden ihres Mannes, Herzog Peter Biron von Kurland, sowie ihrer Tochter Dorothea.

In Vitrinen erzählen Briefe, Grafiken und die Tagebücher der Herzogin die Geschichte zu den Bildern. „Besonders ihre Tagebücher geben sehr schön einen Aufschluss über die Zeit. Sie geben im Gegensatz zu Briefen einen authentischeren Eindruck wieder. Briefe sind qualitativ gesehen ganz anders zu bewerten.“

Darüber hinaus bietet auch die Dauerausstellung des Museums reichlich Gelegenheit, die Bedeutung der Herzogin für die Region Löbichau und ihr Leben insgesamt zu reflektieren. „So hat man den perfekten Hintergrund, um die neue Schau zu sehen“, ist sich Klaus Hofmann sicher.

Informatives

- Die Ausstellung ist vom 3. Juli bis 30. September zu sehen.
- Dienstag bis Sonntag, 10 bis 17 Uhr, Sonn- und Feiertag, 10 bis 18 Uhr
- Zur Ausstellung ist ein Begleitband erschienen.

PORTRAITS D'UNE DUCHESSE.

Le musée du château de Posterstein présente une nouvelle exposition « d'Anna Dorothea von Kurland vue par ses contemporains ».

Aujourd'hui, on pourrait dire d'Anna Dorothea von Kurland qu'elle est une chance inouïe pour la petite commune de Löbichau. En 1795, la Duchesse, originaire de l'actuelle Lettonie, choisissait la petite localité de Thuringe comme résidence d'été. « Löbichau avait une situation stratégique au centre de l'Allemagne », raconte Klaus Hofmann. Les centres culturels, tels que Weimar, Leipzig ou Carlsbad, étaient faciles d'accès. Les voyageurs en route pour Vienne ou Paris s'arrêtaient à la cour des Muses à Löbichau.

Cela fait vingt ans que Klaus Hofmann, directeur du musée de Posterstein, fait des recherches sur le rayonnement de la belle duchesse. A l'occasion du 250^{ème} anniversaire de sa naissance, en février, le musée lui dédie une exposition exceptionnelle : « La Duchesse de Kurland vue par ses contemporains. La culture européenne des salons vers 1800 ». Anna Dorothea avait accès aux cercles politiques de la plus haute société. « Elle avait



Musée de Posterstein

été établi un énorme réseau, connaissant personnellement des souverains tels que le tsar Alexandre ou Napoléon », dit Klaus Hofmann. L'importance de ces salons, que la Duchesse célébrait, pourrait s'illustrer ainsi pour

l'historien : « Poutine et Obama viennent prendre le café à Löbichau, font rapidement de la politique mondiale et reprennent l'avion pour le Kremlin ou la Maison Blanche ». C'est ce qui s'est pratiquement passé chez nous et qui rend les personnages et les faits si intéressants. « Elle a propulsé un village au niveau de la politique européenne ».

Pour la première fois, on peut voir au musée des portraits de la Duchesse, réalisés en des endroits différents et à des époques différentes.

« Nous avons essayé de rassembler les plus beaux portraits » selon Klaus Hofmann. Pour pouvoir admirer les originaux, que de



Anna Dorothea duchesse de Courlande



Anna Dorothea duchesse de Courlande

longs chemins empruntés ! Les peintures de Marcello Bacciarelli ou de Friedrich Hartmann (Barisien) viennent de Posen et Breslau. Un portrait de la Duchesse par Angelika Kauffmann, jusqu'en 2009 au musée des Beaux Arts de Los Angeles, est redevenu propriété de la famille.

« Le charme réside dans l'art du peintre du moment », dit le directeur du musée. « Si l'on compare le portrait de Bacciarelli avec un buste de la Duchesse, c'est lui qui se rapproche le plus de la ressemblance ». Les libertés artistiques étaient permises et désirées. « Les membres de la famille avaient tous

un très long nez, tout l'art était de le cacher ». Il existe aussi des représentations stéréotypées : « Barisien créa un portrait de la Duchesse qu'il reproduisit avec différents habits et coiffures ». Au total, dix portraits d'Anna Dorothea par Bacciarelli, Tischbein, Grassi, Graff, Barisien, Kauffmann ou Darbes sont exposés, complétés par des portraits de son mari, le Duc Pierre Biron von Kurland, ainsi que de leur fille Dorothee.

Dans les vitrines, des lettres, gravures et les journaux intimes de la Duchesse éclairent et complètent l'histoire. « En particulier, ses journaux éclairent très bien

les évènements de l'époque. Contrairement aux lettres, ils donnent une impression plus authentique. Ses lettres n'ont pas la même lumière historique ».

De plus, l'exposition permanente du musée offre la possibilité de réfléchir à l'impact de la Duchesse sur la région de Löbichau et à sa vie dans son ensemble. « Aussi a-t-on les bonnes bases pour apprécier la nouvelle exposition », assure Klaus Hofmann.

■ Renée OTTO.

Traduction de l'article paru le 02 juillet 2011 dans le journal « Ostthüringer Zeitung ».

TALLEYRAND, L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE ET L'AVÈNEMENT DE LA DYNASTIE SAXE-COBOURG

Le 23 septembre 1830, la Belgique célébrait en grande pompe le 150^{ème} anniversaire de sa naissance en tant qu'Etat indépendant.

Intégrée trop vite dans le royaume des Pays-Bas, ce dernier aurait pu être l'une des plus belles créations du Congrès de Vienne, s'il ne contenait en germes tous les éléments de la révolte et de la rébellion d'une partie de sa population dénommée « les Belges », sous le sceptre d'un roi autoritaire, Guillaume d'Orange, dit Guillaume 1^{er}.

Conformément à la volonté des puissances du Congrès de Vienne, et conformément au programme de Pitt, exécuté par son disciple Castlereagh, il convenait avant tout de maintenir une barrière face aux ardeurs guerrières de la France, dont elles avaient tout lieu de se méfier, sans se soucier le moins du monde des désirs des populations concernées de vivre ensemble.

Et voilà que quinze années après ce Congrès, sur la courte période du 23 au

27 septembre 1830, la révolte des Belges contre les Hollandais fut un succès complet qui donna naissance au royaume de Belgique. Une très grave atteinte était pourtant portée à l'ordre établi à Vienne en 1815, le royaume des Pays-Bas étant alors l'une des pièces essentielles de l'équilibre et de la sécurité en Europe.

Face à cette grave atteinte aux engagements pris par les puissances et au risque de déclenchement d'une nouvelle guerre européenne, il fut décidé de la soumettre à l'arbitrage d'une conférence internationale qui se tint à Londres à partir de septembre 1830 et qui se déroula sur plusieurs années. C'est Talleyrand qui, sur sa demande, fut choisi pour être l'ambassadeur extraordinaire à cette fin. Les travaux de cette conférence furent longs, car une fois l'indépendance de la Belgique reconnue et acceptée, rien n'était complètement résolu pour autant : les frontières n'étaient pas fixées, les dettes de l'ancien royaume n'étaient pas réparties entre les états, le

sort des villes fortifiées contre la France était à décider, l'accès aux fleuves Escaut et Meuse était à définir ainsi que les accès à la mer du nouvel état, son statut politique de pays neutre à reconnaître, et le gouvernement d'une monarchie à mettre en place avec une constitution et un roi qu'il fallait élire, une dynastie à installer.

Voilà ainsi résumé le programme à soumettre à l'impartialité d'un congrès confronté à cette crise très grave dont Talleyrand fut l'un des principaux acteurs. L'œuvre accomplie à Londres pour en assurer la réussite et le dénouement fut l'une des plus brillantes de sa longue carrière diplomatique.

Examinons successivement, son rôle dans la création du nouvel état et son attitude dans le choix d'un nouveau souverain en la personne du sage et brillant Léopold de Saxe-Cobourg.

- La naissance du nouvel état et la mission de Talleyrand à Londres.

L'alliance de la France avec

l'Angleterre est déterminante pour résoudre la crise. On peut penser que l'Angleterre était plutôt favorable à la séparation de la Hollande d'avec la Belgique. Le nouvel état unifié par le Congrès de Vienne était en effet un concurrent redoutable, par Terres autant que par Mers, avec des ressources économiques décuplées par cette fusion qui devait se révéler contre nature.

En France, avant l'insurrection des Belges, en 1829, le ministre Polignac rêvait de prolonger le royaume de France jusqu'aux bouches de la Meuse et de l'Escaut pour enlever à l'Angleterre sa suprématie sur les mers. La chute des Bourbons et l'arrivée des Orléans ne changea en rien ce souhait. Une large partie de l'opinion souhaitait même l'annexion pure et simple de la Belgique.

Nous sommes en juillet 1830. En France, en raison des erreurs de Charles X qui rêvait de rétablir la monarchie absolue, et des mauvais conseils de son entourage, c'est la révolution avec les trois glorieuse et l'avènement de Louis-Philippe et de sa dynastie. Le drapeau tricolore fait sa durable apparition dans notre pays. Dans la foulée, cette révolution se propage même en Grèce, en Italie et

en Pologne. En août, c'est la révolte des Belges contre le joug Hollandais. Cet été 1830 est l'un des plus chauds de l'histoire européenne. Tout ceci, en rupture avec le rétablissement de l'ordre et de la légitimité institués par le Congrès de Vienne. Mais, heureusement, les alliés comprennent très vite que Louis-Philippe, est une protection contre cette nouvelle poussée de fièvre. Les Anglais sont les premiers à le comprendre avec la médiation de Talleyrand. Wellington, son ami, est l'un des premiers à reconnaître le nouveau régime. Il comprend que l'union des Belges et des Hollandais n'était plus



possible, et qu'il y avait un risque que la France ne profite de la crise pour s'emparer des provinces belges.

En septembre 1830, trois puissances continentales, l'Autriche, la Russie et la Prusse, reconnaissent

également le nouvel Etat de la Belgique, mais restent méfiantes à l'égard de la France. L'entente avec la Grande-Bretagne devient plus que jamais l'axe essentiel de la politique extérieure de Louis-Philippe. Tout le monde a donc les yeux tournés vers Londres, ce que Talleyrand, le premier, avait parfaitement compris.

Le déroulement très rapide de la révolte des Belges est le suivant :

- Le 25 août 1830, Bruxelles s'enflamme après la représentation d'un opéra à la mode : « La Muette de Portici » durant lequel un air intitulé « Amour sacré de la patrie », soulève l'enthousiasme des Belges.
- Le 27 septembre 1830, les hollandais sont obligés d'évacuer Bruxelles.
- Le 4 octobre 1830, l'indépendance de la Belgique est proclamée par les Belges eux-mêmes. La paix en Europe est gravement menacée.

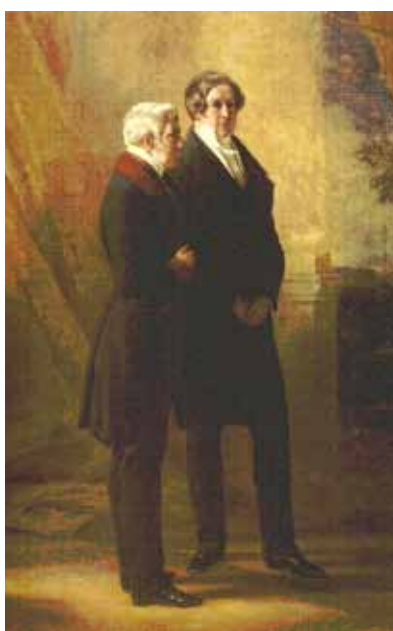
Louis-Philippe décide d'envoyer celui qu'on appelle le « Vieux Lion », impatient depuis 1815 de reprendre du service et persuadé qu'il serait rapidement rappelé au pouvoir. A 76 ans on lui offre enfin de jouer un rôle à

sa mesure dans une crise de première importance.

- Il nous fallait agir vite. Le 3 septembre 1830, Talleyrand est nommé ambassadeur à Londres. Ses qualités éminentes, son prestige en Europe, grand seigneur du 18^{ème}, il est pour l'Angleterre le diplomate modèle et le meilleur des alliés. Et pourtant, en 1814, lors de la négociation du traité de Paris, il avait accepté les exigences anglaises d'absorption des provinces belges par les Pays-Bas ! Ce changement de politique prouve sa faculté d'adaptation à la conjoncture du moment. Comme il le dit lui-même : « Nous



devons chercher à nous rapprocher davantage des gouvernements où la civilisation est la plus avancée... Ceci conduit naturellement à regarder l'Angleterre comme la puissance avec laquelle il convient d'entretenir le



plus de relation ».

- Le 24 septembre 1830, il débarque à Douvres.

Le lendemain, il est reçu à Londres avec les marques de la plus grande sympathie. Il connaît Wellington de longue date qui l'apprécie.

Charles de Rémusat en fait de lui dans ses mémoires un portrait peu avantageux mais sans doute réaliste : « *Je retrouvais au Talleyrand de Londres, toutes les manières du Talleyrand de Paris, fanées et outrées, alourdies par l'âge. C'était toujours à côté de phrases à demi-construites, jetées mollement comme s'il avait à peine la force de les prononcer, des maximes articulées d'une voix rauque et débitées comme des oracles. Sa figure toujours étrange, l'était devenue plus*

encore. Quoique fort et bien portant, il avait le visage décrépit. Ce gros visage blanchâtre était rapetissé par les rides, ses traits tout déformés et flasques ».

Avant de partir pour Londres, il s'est assuré qu'il pourrait correspondre directement avec Louis-Philippe, par l'intermédiaire de sa sœur, Madame Adélaïde, au grand dam de son ministre de tutelle, Molé, ce qui va mettre ce dernier en fureur. Mais face à un homme de cette envergure, il n'y avait qu'à s'incliner.

Il sera assisté par une précieuse collaboratrice en la personne de sa nièce Dorothée, duchesse de Dino qui rédigera même son discours de présentation de ses lettres de créance.

- **Léopold de Saxe-Cobourg, premier roi des Belges.**

Après avoir en quelques semaines expulsé les hollandais, proclamé leur indépendance et adopté la monarchie constitutionnelle, les Belges doivent se trouver un roi. Au tout début de cette recherche, la France et l'Angleterre, qui ne voulaient pas de la guerre, avaient songé au prince d'Orange, fils de Guillaume 1^{er}, roi des Pays-Bas. Mais

les Belges ne l'entendent pas ainsi et prononcèrent la déchéance de la dynastie des Nassau, bien que beaucoup de monde à Bruxelles souhaitait le retour des Nassau. Le Congrès Belge mis en place proclamait : « *Nous avons commencé notre révolution malgré les traités de 1815, nous la finirons malgré les protocoles de Londres* ».

La conférence de Londres, composée de vieux diplomates particulièrement expérimentés et sachant l'extrême importance du choix du chef du nouvel état, estime de son côté avoir son mot à dire.

Les belges auraient aimé un roi français. Ils pensèrent d'abord au fils d'Eugène de Beauharnais et petit-fils de Joséphine, Auguste de Leuchtenberg et mieux encore, au duc de Nemours, 4^{ème} fils de Louis-Philippe, mais les puissances se récrièrent, ne voulant surtout pas d'un Français. Nemours fut pourtant élu par le congrès, mais sur les conseils insistants de Talleyrand, Louis-Philippe refusa heureusement cette nomination, trop risquée pour la sauvegarde de la sécurité en Europe.

L'Angleterre proposa alors la candidature de Léopold de Saxe-Cobourg, mais il y a toute raison de penser que Talleyrand qui connaissait Léopold, ne fut pas étranger

à cette candidature. Il avait l'étoffe d'un roi et il en avait aussi la vocation, Talleyrand le savait bien.

Léopold-Georges-Chrétien-Frédéric était le huitième enfant de SA Mgr François, duc régnant de Saxe-Cobourg-Saalfeld, né à Cobourg, modeste duché au nord-est de la Bavière, le 16 décembre 1790. Sa mère est la fille d'Henri XXIV, comte de Reuss-Ebersdorf. Elle avait quatre filles. L'une d'entre elles sera duchesse de Kent, mère de la reine Victoria, qui est donc la propre nièce de Léopold. Il sera pour elle, dans son enfance difficile, un véritable protecteur. Il lui vouera toujours une affection toute particulière.

Il avait épousé en première noce Charlotte de Galles, fille du prince de Galles de très mauvaise réputation et de Caroline de Brunswick qui elle aussi posait problème. Elle était donc la petite-fille du roi Georges III, aveugle et fou, qui s'obstinait à conserver son trône. Mais elle était surtout héritière de la couronne d'Angleterre. La rencontre entre les futurs époux eut lieu à Londres en 1814. Il a alors 24 ans, il est beau, de grande prestance, et épouse Charlotte le 2 mai 1816. Louis-Philippe d'Orléans, exilé en Angleterre où il réside à Twickenham, assiste à la cérémonie. C'est

un couple uni, parti pour la réussite. Il habite le château de Claremont, proche de Londres et reçoit régulièrement la visite du duc de Wellington, du ministre de Russie et de Mme de Lieven, de Louis-Philippe et de la duchesse d'Orléans. Mais Charlotte meurt prématurément le 6 novembre 1817, des suites d'un accouchement difficile, d'un bébé mort. Le couple était très uni et Léopold ne s'en remettra jamais. Il vénérera jusqu'à son dernier jour la mémoire de Charlotte et gardera la nostalgie de 16 mois idylliques pour lui. Il avait été nationalisé anglais et élevé à la dignité d'altesse royale, qu'il conservera après la mort de Charlotte. C'est la raison pour laquelle la France le considère comme le candidat de Londres.

Talleyrand le connaissait depuis longtemps. Il l'a rencontré à Erfurt, alors qu'il était présent parmi la cohorte des princes et des rois, lorsqu'il servait dans les armées du Tsar Alexandre. Présent aux combats de Lutzen et de Bautzen, lorsqu'à 23 ans il commande une brigade de cavalerie. Il a même chargé avec ses cuirassiers et arrêta l'infanterie française à Leinbach.

Il était présent à Vienne lors du déroulement du Congrès. Carlo Bronne, auteur d'une remarquable bibliographie

sur Léopold, écrit : « Plus séduisant que jamais, le prince de Saxe-Cobourg faisait son chemin. Il dînait chez les ministres, tenait dans les charades le rôle de Jupiter, s'empressait auprès de la princesse Auersperg ... Avec l'archiduc Jean, que son esprit libéral rendait suspect à son auguste frère et à Metternich, Léopold s'était découvert une communauté de goûts et d'idées qui noua entre eux des relations durables.... ». Il assista à l'enterrement du prince de Ligne, qui avait pris Léopold en amitié. Au moment des Cent jours, il était lieutenant-général, commandant la première division de Lanciers, lorsque Waterloo mit un terme à sa dernière campagne. Il loua alors un appartement à Paris, où il y recevait des messages enflammés de la princesse Charlotte qui réclamait sa présence. Une lettre du prince de Galles l'invite alors à se rendre en Angleterre. Il se rend à Londres où il est officiellement accueilli par la famille royale et présenté à celle qui est devenue sa fiancée, la princesse Charlotte de Galles, fille du Régent d'Angleterre. Nous sommes en février 1816.

Talleyrand l'avait reçu aux réceptions qu'il donnait à l'hôtel Saint-Florentin, en 1815, lorsqu'il accompagnait le tsar Alexandre. Il écrit à

Sébastiani en janvier 1831 : « Il est évident pour vous et pour moi que le prince Léopold est fort loin de ce qui s'appelle anglais ; ce sera peut-être difficile à faire comprendre aux ignorants et aux gens de mauvaise foi, mais c'est certain ».

Napoléon lui-même avait été frappé par la prestance de Léopold. Il disait de lui à Las Cases : « Si je m'en souviens bien, c'est le plus beau jeune homme que j'aie vu aux Tuileries » (*Mémorial de Ste Hélène*). Il fut question à plusieurs reprises de le nommer aide de camp de l'Empereur, mais par fidélité au Tsar, il s'y refusa toujours (*Mémoires de Constant*, t. V, p. 291 Edit. 1831).

Mais revenons à la Belgique. Six mois s'écoulaient après la courte mais efficace révolution des belges, du 23 au 27 septembre 1830. Le nouvel état n'avait pas encore de souverain. Les puissances avaient à Londres fixé un ultime délai au 1^{er} juin 1831 : passé ce délai, les troupes de la Confédération germanique entreraient en action. « Je crains que cela ne se barbouille, écrivait Louis-Philippe à Talleyrand » (*comte Horace de Choiseul, Revue*



des 2 mondes, 1910). Atmosphère chargée de poudre où la moindre étincelle pouvait déclencher la catastrophe.

Le 4 juin 1831, le Congrès Belge se réunit pour l'élection du chef de l'Etat.

196 représentants sont présents. Un membre de l'opposition, dénommé M. de Robaulx, député de Philippeville, prévoyant son issue, exigeait l'ajournement de l'élection. Il disait de Talleyrand, qui agissait dans la coulisse : « J'ai toujours eu peur du diplomate boiteux. Il me semble le voir souriant avec malice en apposant sa signature sur le protocole ; il sentait qu'il signait la réunion de la Belgique à la France. Je ne veux pas de la réunion ! » (*Hayttens : Discussions du Congrès National*, t. III).

On passe alors au vote. Chaque représentant monte à la tribune à l'appel de son nom. A deux heures et de-



mie le résultat du scrutin fut proclamé : **par 152 voix, le prince de Saxe-Cobourg est élu roi des Belges.**

Léopold était à Claremont lorsqu'il apprit son élection. Après toutes les épreuves vécues, il avait appris à ne s'étonner de rien. Sans manifester de surprise, il rentra aussitôt à Londres.

- Le 21 juillet 1831, il fait son entrée à Bruxelles. La presse néerlandaise se fait alors menaçante : « *Nous laissons Monsieur de Saxe-Cobourg jouir un moment de son triomphe. Nous l'autorisons à jouer encore un peu au roi sur la scène Bruxelloise. Mais lorsqu'il entendra le grondement du canon, il sera*

obligé de comprendre que c'est le signal de la guerre... ».

Le 2 août 1831, suprême et première humiliation pour le premier roi des Belges : les Pays-Bas attaquent la Belgique avec 40 000 soldats très bien entraînés. Ne pouvant faire face faute de troupe, Léopold est acculé à recourir à l'intervention de la France. Au cours de ses conversations avec Palmerston, sur la nécessité d'une intervention militaire, Talleyrand répondait à un anglais qui le questionnait sur les engagements

de non intervention pris à Vienne : « *Non-intervention est un mot méthaphysique et politique qui signifie à peu près la même chose que intervention* ». Nous restons subjugués par le brio et l'esprit d'à-propos de son incomparable auteur !

Le 9 août 1831, une armée de 50 000 hommes conduite par le maréchal Gérard vient prêter main forte à la Belgique. Les ducs d'Orléans et de Nemours font partie de la campagne.

Le 13 août 1831, l'armée hollandaise commence son mouvement de retraite, qui fut suivi de la rentrée en France de l'armée française. Les protocoles de la conférence de Londres, et Talleyrand le premier, veillait à ce retrait.

Le 23 décembre 1831, Anvers capitule, mais pas la citadelle qui résiste toujours. En France, on regrette alors que nos troupes ne soient pas restées sur place, jusqu'à l'évacuation de la citadelle. (Mémoires de La Fayette, t. 6 années 1831).



Si la Belgique a son roi, il lui faut une reine. Ce sera la fille de Louis-Philippe, Louise, dite Mademoiselle de Chartres, qu'il épouse à Compiègne le 9 août 1832, et qui lui donnera la dynastie que nous connaissons encore à ce jour. Elle a 20 ans, lui près de 42.

Le 19 novembre 1832, les troupes françaises reviennent et arrivent devant Anvers. Guillaume d'Orange occupe toujours la citadelle et les bouches de l'Escaut. Les bateaux anglais bloquent l'estuaire, tandis que les français commencent le siège de la citadelle.

Le 4 décembre les canons bombardent la citadelle, qui tient jusqu'au 23 décembre, jour où le maréchal Gérard reçoit la capitulation hollandaise. Aussitôt, le gouvernement français remet la citadelle aux Belges et les troupes rentrent en France. En Europe, tout le monde a peur de la guerre, mais heureusement pour la Belgique, elle reste appuyée inconditionnellement par l'Angleterre et son ministre Palmerston et par Talleyrand qui a suivi au jour le jour toute l'évolution de la campagne et qui apporta toujours son soutien à Léopold.

Talleyrand écrit alors au duc de Broglie, alors ministre

des affaires étrangères : « *Personne ne peut nier que cet évènement n'ait donné une grande force aux gouvernements actuels de Belgique, de France et de Grande-Bretagne. C'est à la reddition de la citadelle d'Anvers que la Belgique peut vraiment compter son existence comme Etat indépendant* ».

Les peines de Léopold ne sont pour autant pas finies. La réconciliation avec les Pays-Bas est loin d'être assurée. Le roi Guillaume reste persuadé qu'il pourra reconquérir les territoires perdus. Et il sait très bien qu'il y a de nombreux Orangistes à Gand, à Anvers et à Liège qui sont en faveur de cette reconquête. La poursuite de l'action diplomatique de Talleyrand à Londres va porter avec succès sur la résolution de ce conflit.

L'année 1833 commence mal pour le prince. Sa vieille amie, la princesse de Vaudémont, avec laquelle il correspondait beaucoup sur la Belgique, meurt : il écrit : « *Je perdais une amie avec laquelle j'étais liée depuis cinquante ans. Je l'avais connue chez sa belle -mère, la comtesse de Brionne, où j'avais passé les plus agréables années*

de ma jeunesse...Je ne puis me consoler de la perte d'une aussi fidèle amie » .Sa mort fit pleurer Talleyrand. Montrond, lui aussi l'un de ses indéfectibles fidèles, nous dit que c'était la première fois qu'il avait vu le prince verser des larmes. (cité par Lacour-Gayet t. 3 p. 292).

Il revient en France pour prendre un peu de repos à Valençay, et retourne ensuite à Londres pour poursuivre et finaliser sa mission, à la demande insistante de Louis-Philippe, alors qu'il a 79 ans. La signature des derniers protocoles- il y en eut en tout près de 60- garantiront pendant de longues années la paix en Europe. Il revient définitivement en France en septembre 1834, après 4 années d'intense activité, couronné par le succès de sa dernière mission, l'une des plus importantes de sa longue carrière.

■ Georges Lefaiivre

London
anné 1831
12 Juillet
Londres le 12.

12 juillet Londres.

je vous fais mon compliment, mon
cher vicaire, je suis charmé que mon
votre fils soit nommé; c'est votre considération
et la sienne qui vous ont valu les
suffrages qu'on vient de lui donner et
dont il se servira pour l'établissement
et l'ordre de notre pays qui a
besoin de servir de tous les yeux
honnêtes et éclairés. Je pense que vous
êtes content de la position dans laquelle
j'ai placé les affaires de la Belgique. La
guerre flayvante quand j'ai quitté Paris
n'a pas eu lieu et la Belgique est indépendante,
— c'est la seule chose que j'ai voulu; il ne nous
faut plus que l'annexion du nord hollandais
et elle est difficile à obtenir. — adieu mille amitiés
bellywell

est-ce vous Louis protestante?

Bruailles
le 19 février 1840.
Monsieur Lefebvre, le
Commandant Pautin du
génie, qui a reçu une grave
blessure au siège d'Anvers,
me prie de le recommander
à la bienveillance de Votre
Excellence pour des raisons
qui lui donne avec grand
plaisir cette recommandation,
et je vous serai personnellement

très obligé de ce que vous
pourrez faire pour lui.
Sa conduite lors de l'expédition
d'Anvers lui a
acquis près de moi des
titres que je ne saurais
méconnaître. Veuillez être
persuadé, je vous prie, de
tous les sentiments distingués
que je vous porte.

Demoldre,

TABLE DES ILLUSTRATIONS:

- Page 11 : « The lame leading the blind » ou encore « Le boiteux conduisant l'aveugle ». Talleyrand est le boiteux, Palmerston à gauche, l'aveugle.

Extrait du catalogue « Talleyrand ou le miroir trompeur, publié lors de l'exposition du musée d'Autun 2005/ 2006.

-Page 12 /1 : Le prince de Talleyrand assis sur une bergère. Ecole française, 1^{ère} moitié du 19^{ème} s.

Extrait du catalogue de la vente « Ancienne collection du duc de Talleyrand » p. 180;

Plâtre, illustré dans une vue d'intérieur de la duchesse de Sagan, aquarelle passée en vente chez Sotheby le 4 mars 1989.

- Page 12/2 : Le duc de Wellington et sir Robert Peel.

Extrait du catalogue d'une exposition sur Winterhalter, p. 104, no 30 du catalogue.

Arthur Wellesley, duc de Wellington (1769- 1852) fut à l'apogée de sa carrière militaire à la victoire de Waterloo en 1815, et fut à la tête du parti Tory, en occupant à 2 reprises le poste de premier ministre de 1820 à 1830 et en 1834. Peel (1788-1850) dirigea le gouvernement en 1841 et resta 1^{er} ministre jusqu'en 1846.

- Page 14 : Réunion du congrès Belge - Bruxelles 4 juin 1831. Election du premier roi des belges. Léopold n'était pas présent à cette élection et fit son entrée à Bruxelles le 21 juillet 1831.

- Page 15 : extrait d'un catalogue d'une exposition tenue à Paris sur Winterhalter (p. 85) : Léopold 1^{er} (1790- 1865) .

Fils cadet du duc de Saxe-Cobourg Gotha et oncle de la reine Victoria. Napoléon gardait de lui le souvenir « du plus beau jeune homme que j'aie vu aux Tuileries ». Il avait épousé en premières noces et en 1816, la princesse Charlotte, fille du régent d'Angleterre et héritière du trône du Royaume Uni;

Elu roi des Belges en 1831, il demanda l'intervention de la France pour délivrer son pays du joug hollandais. Il épousa en deuxièmes noces Louise-Marie d'Orléans, fille de Louis-Philippe.

DOCUMENTS ANNEXES:

- Page 17 Copie d'une lettre autographe de Talleyrand à François-Bonaventure Rihouet, administrateur de ses biens, écrite au lendemain de la constitution de la Belgique, après l'élection de Léopold de Saxe-Cobourg.

Avec l'autorisation de Madame Anne-Cécile Padoux, descendante de François-Bonaventure Rihouet, et membre de notre association.

- Page 18 Copie d'une lettre autographe de Léopold 1^{er}, exprimant une marque de reconnaissance à l'égard d'un officier qui se distingua au siège d'Anvers. (document extrait d'un recueil de fac-similés d'autographes, datant de la fin du 19^{ème} s, et appartenant à l'auteur).

L'ITALIE À LA DÉCOUVERTE DE TALLEYRAND

Le texte intégral des « Mémoires » de Talleyrand a été publié en Italie exactement soixante-dix ans après la première (partielle) édition. Pour l'Italie, une fenêtre pour découvrir le vrai Talleyrand.

Une édition longuement attendue

En Italie, l'été 2011 a commencé avec une belle nouveauté éditoriale : l'édition complète des Mémoires de Talleyrand . Publiée auprès de l'éditeur Nino Aragno, cette édition paraît à soixante-dix ans exactement après la première, *Memorie di Talleyrand*, Milano-Roma, Rizzoli, 1941, un choix de textes traduits par Domenico Bartoli. Bien qu'une simple anthologie, cet ouvrage avait eu en peu de temps quatre éditions successives (la dernière en 1945), ce qui montre l'intérêt que l'Italie porte à notre cher Prince. La nouvelle édition (cinq volumes, 1780 pages) rend justice au texte original, lisible dans son intégralité grâce au travail de Vito Sorbello, qui a soigné la traduction et qui est également auteur d'une

introduction passionnante.

L'Italie à la découverte de Talleyrand

La parution des *Memorie di Talleyrand* a attiré tout de suite l'attention des médias : plusieurs quotidiens y ont consacré des articles dans leur page culturelle et plusieurs sites internet ont publié des recensions.

Le public italien peut donc finalement découvrir la dernière – et la plus délicate – « entreprise » de Talleyrand.

Cette belle nouveauté éditoriale donne aux lecteurs italiens non seulement l'occasion de savourer la prose du Prince, dont l'excellente traduction de Vito Sorbello restitue toute la vivacité, mais aussi de surmonter une certaine image de Talleyrand encore, hélas, trop répandue dans le « Bel Paese ». Prononcez devant un italien le nom de Talleyrand et demandez-lui ce que lui vient à l'esprit. Il vous parlera de son opportunisme politique, semblable à celui du transformisme italien de la fin du XIXe siècle ; il vous évoquera un homme prêt à tout pour le pouvoir et diaboliquement habile à le maintenir, tel que Giulio Andreotti, homme politique extrêmement controversé ; il méprisera l'évêque marié, l'homme sans morale

ou à la morale inconstante ; un cinéophile vous citera peut-être le film «*Il diavolo zoppo*» (« Le diable boiteux ») de Sacha Guitry . Personne, en tout cas, ne vous proposera un portrait positif. Mais en lisant les Mémoires, les traits d'un homme tout à fait différent surgissent : « quoi? - s'étonnera le lecteur – il s'agit là de la même personne qui raconte d'une manière si émouvante son enfance solitaire ? C'est ce même Talleyrand l'homme qui a été aussi fidèle dans ses amitiés? ». Le doute commence à s'insinuer dans son esprit. Le désir d'en savoir plus aussi ; le lecteur se dirigera alors vers l'excellente introduction que Vito Sorbello a rédigé en s'appuyant sur les travaux les plus récents (notamment sur ceux d'Emmanuel de Waresquiel). Il y découvrira ainsi un fonctionnaire, un étatiste, et surtout un homme qui a eu de puissantes convictions politiques auxquelles il est resté fidèle toute sa vie. Et ses visions politiques sont d'une insoupçonnable modernité. Ce lecteur sera surpris de découvrir en Talleyrand l'homme qui, lors du Concordat de 1801, insiste pour que le catholicisme soit la religion de la majorité des Français et non pas culte d'Etat, en garantissant ainsi

la liberté de conscience ; et d'apprendre que, sans Talleyrand, la France n'aurait probablement jamais eu la Charte Constitutionnelle de 1814 ; mais aussi de voir Talleyrand défendre, en pleine Restauration, la liberté de la presse avec un discours où il partage les mêmes positions que le libéral-moderé Royer-Collard. Finalement, il perçoit le vrai Talleyrand, l'homme qui pendant toute sa vie dans sa pensée - comme l'écrit la journaliste Daria Galateria dans le quotidien « La Repubblica » - les raisons de la France et les raisons de l'Europe, un homme dont les actions ont été guidées par un grandiose projet politique : faire l'Europe. Et il a été fidèle à ce projet: « il meurt - écrit Sorbello - en donnant à l'Europe sa véritable capitale : Bruxelles».

* * *

Ces Mémoires sont donc une fenêtre par laquelle l'Italie peut entrevoir le « Prince immobile » . Cependant, pour qu'elle puisse le connaître véritablement, il faudrait que la grande biographie d'Emmanuel de Waresquiel soit traduite dans la langue de Dante.

■ Corinne DORIA

DE NOHANT à VALENÇAY

Dans sa livraison du 15 octobre 1834, la Revue des Deux-Mondes offrait à ses lecteurs, la primeur d'un article de la jeune romancière George Sand, intitulé « Le Prince », comme étant la 8^{ème} Lettre d'un Voyageur. C'est du moins sous ce titre qu'on le retrouve dans la somme des œuvres autobiographiques de la « Bonne Dame de Nohant » publiée dans les éditions de La Pléiade – N.R.F. pp 851 à 869. C'est sans doute là l'article le plus noir, jamais écrit sur Talleyrand de son vivant . Sa lecture est on ne peut plus instructive sur les sentiments de franche hostilité que la romancière vouait au diplomate.

Nous sommes en septembre 1834 , et depuis un certain temps, George Sand aspirait à rencontrer ,si possible, le châtelain de Valençay. Déjà, le 20 août 1832 , elle écrivait à l'un de ses meilleurs amis, François Rollinat le père du poète « Dans deux jours j'aurai fini Valentine ou je serai morte. Veux-tu que j'aïlle te voir la semaine prochaine ? Fixe le jour parce que de là (Châteauroux) nous irons à Valençay Cela t'arrange-t-il ? Moi, j'ai tout le mois pour cou-

rir , mais le froid viendra...)* .Le 21 août, elle disait à un autre ami, le docteur Gustave Papet : « ... qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il tonne, nous partons jeudi (23). Rollinat nous attend pour dîner. C'est mon dernier mot. Etes-vous prêt ? Votre père peut-il nous octroyer sa patache ? Pour peu que cela le gêne, ne la lui demandez pas, nous aurons toujours des moyens de transport... Jeudi, à midi, soyez à Nohant, et si vous ne pouvez pas, répondez-moi tout de suite un mot...)**.

Que se passa-t-il ? Toujours est-il que, manifestement irritée, George Sand mande quatre lignes à François Rollinat, dès le 22 août : « Je n'irai point à Valençay (sic). Je n'irai point à Châteauroux J'irai peut-être au cimetière. Si vous pouvez me consacrer ces trois ou quatre jours que nous aurions passés en patache, venez ».***) Et à Gustave Papet, elle dit plus longuement : « Ce voyage de Valençay (resic) est encore manqué. Je vous demande pardon de vous promener ainsi en espérance et vous arrêter au moment où vous prenez le fouet et les rênes. Je suis malade et malheureuse. Ne venez pas me voir ... Dans ce moment, je voudrais fermer l'accès de ma chambre au jour et à

l'air... »**** L'origine de ce revirement, supposé d'origine conjugale, n'a jamais été éclairci.

D'ailleurs, en août 1832, Talleyrand est à Paris, loin de Valençay. Il ne quittera la rue Saint-Florentin pour Rochecotte, en Touraine, que le 2 septembre.

Mais voici que le projet qui semble tant tenir à cœur à George Sand se concrétise.

Le 26 septembre 1834 donc, notre femme-écrivain, alors âgée de 30 ans, se met en route avec ses amis qui, outre François Rollinat (28 ans), étaient Messieurs Alphonse Fleury (25 ans) et Charles Duvernet (27 ans) accompagnés de leurs épouses, ainsi que Alexis Dutheil, alias Duteil (38 ans). Une bande de joyeux drilles en quelque sorte, à laquelle on doit adjoindre le docteur Gustave Papet (22 ans).

Selon George Sand, la bruyante troupe se présente à la grille du château le 27. Madame de Dino rentre justement de promenade avec les Jules d'Entraigues, ses voisins tout proches, au moment où la bande de visiteurs, hommes et femmes, venus en poste et visitant toutes choses en curieux. Le régisseur nous a dit que c'était Mme Dudevant avec Alfred de Musset et leur com-

pagnie. Talleyrand ne se montra point, mais laissons la parole à Mme de Dino : « A ce nom de Dudevant, les Entraigues ont fait des exclamations auxquelles je ne comprenais rien et qu'ils m'ont expliquées : c'est que Mme Dudevant n'est autre que l'auteur d'Indiana, Valentine, Leone Leoni, George Sand, enfin !... Elle habite le Berry quand elle ne court pas le monde, ce qui lui arrive souvent. Elle a un château près de La Châtre, où son mari habite toute l'année et fait de l'agriculture. C'est lui qui élève les deux enfants qu'il a de cette virtuose. Elle même est la fille d'une fille naturelle du maréchal de Saxe ; elle est souvent vêtue en homme mais ne l'était pas hier. En entrant dans mon appartement, j'ai trouvé toute cette compagnie parlementant avec Joseph, pour le voir, ce qui n'est pas trop permis quand je suis au château. Dans cette occasion cependant, j'ai voulu être polie pour les voisins : j'ai moi-même ouvert, montré, expliqué l'appartement et je les ai reconduits jusqu'au grand salon, où l'héroïne de la troupe s'est vue obligée, à propos de mon portrait par Prud'hon, de me faire force compliments. Elle est petite, brune, d'un extérieur insigni-

fiant, entre trente et quarante ans, d'assez beaux yeux ; une coiffure prétentieuse... Son langage est recherché. A tout prendre, peu de grâces ; le reste de sa compagnie d'un commun achevé, de tournure au moins, car aucun n'a dit mot (in tome I de la « Chronique » de la duchesse de Dino, pp.247/248).

Or il se trouve que la bibliothèque municipale de La Châtre (Indre) détenait sans trop le savoir le manuscrit des Souvenirs inédits de Charles Robin Duvernet (1807-1874), l'un des participants à l'équipée de Valençay, dont Marc du Pouget, directeur des Archives départementales et du Patrimoine historique de l'Indre, nous a aimablement communiqué la copie. Le document original provient d'un don de la famille Aujay de la Dure, alliée aux Robin-Duvernet. Le voici, suivi de nos commentaires personnels :

« Madame Sand eut la curiosité d'aller visiter le château de Valençay. Nous frêtames une diligence, qui nous conduisit au nombre de douze, un soir, à Châteauroux : c'était notre première étape. Descendus à l'hôtel de Sainte-Catherine, nous commandons notre dîner et nous procédons au lo-

gement. Le dîner se prolongea longtemps et fut gai, excessivement gai. Il fut arrosé copieusement de Bordeaux et de Champagne, de telle façon que le soir, en nous promenant, Papet – absent de la suite du voyage – fit un cours d’astronomie et voulut montrer la Grande Ourse et l’Étoile Polaire ; mais hélas ! le malheureux avait pris un réverbère pour cet astre bien-faisant. La soirée fut bien autrement orageuse. Dutheil eut l’idée de nous faire servir du thé, qui, à l’aide de flacons de rhum se transforma peu à peu en un immense bol de punch. La gaieté dégénéra en folie : nous étions tous redevenus étudiants. Il se fit un tel vacarme dans notre appartement que les passants s’ameutèrent sous nos fenêtres et que le commissaire de police se crut obligé de demander ce qui se passait là. Le maître d’hôtel nous pria de fermer nos fenêtres. Entre autres bouffonneries je me rappelle celle-ci. Un voyageur logé près de nous eut une indigestion, dont nous entendions les résultats. Dutheil, qui était passablement en train, me persuada d’aller au secours de ce malheureux. J’étais aussi un peu ému par les fumées ; Nous voilà tous les deux dans la chambre de cet étranger, moi

tenant une bougie et un carafon de rhum et Dutheil lui faisant un discours en trois points pour lui persuader qu’il était malade de ce que nous avions pris et lui demandant pardon de ce que nous ne l’avions pas invité à notre punch, et lui offrant son carafon en guise de tisane. L’étranger fut assez poli pour ne pas nous jeter son pot de chambre à la tête. La bourgeoisie s’émut beaucoup de cette incartade nocturne de notre part. On cria, non sans raison, au scandale et notre apparition dans les murs de Châteauroux fut un texte de commentaires inépuisables, d’autant plus que Mme Sand avait avec elle, Mme Fleury et Mme Duvernet. Mais, en réalité, il n’y avait pas de quoi fouetter un chat ; seulement nous avons été plus enfants qu’il convenait de l’être. Nous prîmes le lendemain la route de Valençay. A peine arrivés, nous nous dirigeons vers le château. Nous demandons au concierge la permission d’entrer, qu’on nous accorda après nous avoir fait inscrire nos noms sur un registre. Mme Sand écrivit elle-même son nom de G. Sand. A peine étions nous dans la cour d’honneur qu’une voiture découverte, attelée de deux chevaux, passa devant nous. Un valet,

qui nous conduisait, nous dit que c’était Madame la duchesse de Dino, qui allait en promenade avec deux hôtes du château. La voiture s’arrêta à la grille et nous vîmes le concierge apporter le registre à Mme la duchesse, puis, peu à peu, la voiture repartit au trot. Nous entrâmes avec une curiosité facile à comprendre dans ce château où résidait en ce moment le prince de Talleyrand. Le château est un long parallélogramme dont la construction n’a rien laissé dans mes souvenirs. C’était vaste sans être somptueux. L’habitation est entourée d’immenses jardins qui dominent une vallée riche et boisée. Les dépendances sont princières.. Il y avait là équipage de chasse, chenil contenant une meute de cent chiens, écuries peuplées d’assez beaux chevaux, remise contenant un grand nombre de voitures. On nous fit voir la voiture qui avait amené les princes d’Espagne lors de leur séjour à Valençay : c’était une lourde machine en bois doré, vaste comme une maison, ayant un timon de la grosseur d’une solive, mal dégrossi et doré également. A ce carrosse on attela douze mules et encore, à l’arrivée à Valençay dont la montagne est abrupte il fallut un renfort. Une particularité

singulière motiva notre hilarité : c'est que, en ôtant un des sièges de la voiture, on voyait une lunette exactement pareille à celle des lieux d'aisances, de sorte que le royal voyageur laissait tomber sur le grand chemin cette superfluité qui démontrait suffisamment qu'il appartenait à l'humaine espèce. Le château est disposé de façon que tous les appartements du premier étage abordent, directement ou par des corridors, sur une vaste galerie éclairée par les fenêtres de la façade. Cette galerie était garnie de tableaux qu'on me dit être d'une assez mince valeur. Nous étions à l'une des extrémités de cette galerie lorsque nous vîmes à l'extrémité venir à grands pas vers nous la duchesse de Dino et les personnes qui l'accompagnaient. Elle vint droit aux dames que, malgré sa politesse, elle regardait avec insistance. « Je suis heureuse de rentrer assez tôt, dit-elle, pour être à même de vous faire voir certaines parties du château qu'on ne vous eût pas montrées sans moi. Je réserverai cependant certaines parties des appartements du prince, mais je vous montrerai les miens ». Avec une bonne grâce charmante, elle nous précéda et nous introduisit dans des

appartements meublés avec goût et ornés de beaucoup de chefs-d'œuvre d'art, de quelques tableaux, marbres et bustes. Il était évident que la duchesse voulait savoir laquelle de ces trois dames était George Sand. Mme Sand se tenait muette et immobile, poussant toujours Mme Fleury en avant, de sorte que, pendant un moment, la duchesse put s'y tromper et que toutes ses politesses s'adressaient à celle qu'elle prenait pour Mme Sand. En faisant son office de cicerone, la duchesse montra un buste de l'empereur Alexandre : « Il est très ressemblant », dit-elle. C'est un beau marbre de Canova exclama Mme Sand sans réflexion. Cette parole, l'attitude de celle qui la prononçait, éclairèrent la duchesse. « Vous savez qu'il est de Canova ? » « Je ne pouvais, répondit Mme Sand, ignorer le nom de l'artiste, ni méconnaître son ciseau. » Tout était dit ; Mme Sand avait rompu l'incognito. Au dessus du buste de l'empereur Alexandre, il y avait un portrait à l'huile de la duchesse. Mme Sand avait fixé ses yeux sur ce portrait avec une attention marquée, - « Il est d'Isabey » dit la duchesse.—« Isabey ne vous a pas flattée, Madame, vous êtes mieux que le por-

trait »--« J'étais cependant plus jeune de quelques années ».—« C'est un tort de plus qu'il faut imputer à l'auteur ».

Le reste de la visite se passa de la façon la plus bienveillante de part et d'autre et la duchesse ne nous abandonna qu'à la sortie principale du château. La duchesse de Dino pouvait avoir à ce moment 35 à 36 ans. Elle était belle encore et je me rappelle l'impression que me firent ses yeux noirs, veloutés par l'ombre de ses longs cils. Une particularité nous avait frappés. Elle nous avait montré la chambre à coucher du prince de Talleyrand. Au fond de l'alcôve du lit du prince, on voyait le portrait de la duchesse de Dino sur une toile d'assez grandes dimensions. Ce rapprochement choqua la pudeur des dames et nous remit en mémoire ce que disait la chronique scandaleuse : on prétendait que le prince était l'amant de sa nièce.

De retour à notre hôtel, un bon dîner nous attendait. Après y avoir fait honneur, nous nous disposions à passer gaîment la soirée, lorsque tout à coup je me sentis pris de coliques si violentes que je fus obligé de disparaître sans bruit. Je fus horriblement malade et bientôt obligé de me coucher. A peine étais-je

au lit que cinq ou six de mes compagnons furent dans le même état que moi. Il était évident que nous avions un commencement d'empoisonnement, car tous, et seuls, nous avions mangé du même plat. L'affaire paraissait sérieuse et Mme Sand passa la nuit à nous soigner tous. Elle fut une vraie sœur de charité, ne se rebutant que par aucun des détails de cette ennuyeuse position.

Le résultat littéraire de cette promenade fut un article intitulé Le Prince qui parut dix jours après dans la Revue des Deux mondes. Mme Sand s'était inspirée de la vie de cet homme, qui était une énigme et un mystère et dont le nom avait pesé fatalement en plusieurs occasions sur les destinées de la France. Elle n'avait pas ménagé ce héros problématique dont elle annihilait la puissance et le sérieux. Elle avait déchiré un peu la transparence du voile dont l'alcôve trahissait le mystère. Elle avait fait de cet être boiteux une personification diabolique, mais lui avait ôté l'énergie et ne faisait consister sa force que dans une volonté passive. C'était mal payer l'hospitalité et certains journaux d'alors firent un hourra contre l'auteur de Lélia qui se montrait si pudibonde. »

A cet endroit de ses Souvenirs s'arrête la relation des événements que nous rapporte Charles Duvernet. Elle a le mérite d'être imagée et parfois cocasse ; elle reflète bien les sensations éprouvées par George Sand dont j'engage à relire ce texte enrobé de philosophie et franchement hostile au personnage attaqué : Charles Maurice, prince de Talleyrand-Périgord.

« Cette lèvre convexe et serrée comme celle d'un chat, unie à une lèvre large et tombante comme celle d'un satyre, mélange de dissimulation et de lasciveté ; ces linéaments mous et arrondis, indices de la souplesse du caractère ; ce pli dédaigneux sur un front prononcé, ce nez arrogant avec ce regard de reptile... le plus grand fourbe de l'univers... ce renard octogénaire... ». Et encore, à l'adresse de Mme de Dino : « Une forme blanche et légère traversa l'angle du tapis vert et nous la vîmes monter l'escalier extérieur de la tourelle à l'autre extrémité du château. Est-ce l'ombre de quelque juste ... qui vient danser et s'ébattre au clair de lune pour désespérer l'impie ? Non cette âme, si c'en est une, habite un beau corps... c'est la duchesse ! On dit que... Ne répète pas

cela...cette femme est trop belle, c'est impossible... ». Nous sommes là en plein délire romantique, alors que le témoin imaginaire de la scène dut être son ami Rollinat, présenté ce jour là à la duchesse, sans doute par moquerie, comme étant Alfred de Musset. Bien évidemment ce morceau littéraire, écrit et publié en à peu près quinze jours, ne fit pas plaisir à Valençay. George Sand le sut mais ne regretta rien ; sinon, pas dans l'immédiat.

Dans l'Histoire de ma vie, George Sand se remémore l'équipée de Valençay et déclare « Je fis... une promenade à Valançay (sic), et, au retour, j'écrivis sous l'émotion d'une vive causerie avec Rollinat, un petit article intitulé Le Prince, qui fâcha beaucoup, m'a-t-on dit, M. de Talleyrand. Je ne le sus pas plutôt fâché que j'eus regret d'avoir publié cette boutade. Ne le connaissant pas, je n'avais senti aucune aigreur personnelle contre lui. Il m'avait servi de prétexte pour un excès d'aversion contre les idées et les moyens de cette école de fausse politique et de honteuse diplomatie dont il était le représentant. Mais bien que cette vieillesse-là ne fût guère sacrée, bien que cet homme à moitié dans la tombe ap-

partînt déjà à l'Histoire, j'eus comme un repentir, fondé ou non, de ne pas avoir mieux déguisé sa personnalité dans la critique ».

Toujours est-il, Nous le répétons, Talleyrand ne s'était pas montré. On peut supposer que, prévenu par un valet, il avait vivement quitté son appartement pour émigrer dans une de ses bibliothèques, soit au rez-de-chaussée de la tour d'angle, soit au premier étage du donjon, ce qui, d'ailleurs, lui permettait de voir sans être vu.

En comparant la relation fournie par la duchesse de Dino à celle donnée par Charles Duvernet, fils d'un receveur particulier de La Châtre, propriétaire du château du Coudray à Verneuil-sur-Igneraie et habitué de longue date de ses voisins de Nohant, nous avons relevé quelques discordances :

Les voyageurs étaient au nombre de 8 et non de 12, comme le dit Duvernet. Les absents sont (vraisemblablement) des étrangers au groupe.

Le point d'entrée au château paraît être la porte de ville, la seule bénéficiant d'un portier. La rencontre avec le gardien ne put avoir lieu que dans la « cour ronde », d'où l'on gagne aisément les écuries et la remise des voitures ; non

dans la « cour d'honneur qui, elle, n'a point de grille -

Mme de Dino nous dit elle-même « rentrer de promenade » tandis que Duvernet dit qu'elle partait en promenade et que la voiture s'en alla au trot ; l'inverse n'est pas impossible -

La survenue en hâte de la duchesse et de ses amis par une des extrémités de la galerie du 1er étage, ne s'explique que par le désir de faire honneur à ses hôtes inattendus, dont elle venait d'apprendre l'identité et qu'elle n'avait jamais rencontrés - Peut-être également, l'intention de limiter leur curiosité -

Le buste d'Alexandre Ier était de Thorwaldsen et non de Canova, mais Dorothee a pu confondre sur l'instant -

Dorothee de Dino, née en 1793, a alors 41 ans et non pas « 35 à 36 ans ». C'est à prendre pour un compliment

La duchesse s'est-elle ravivée pour enfin montrer la chambre du prince après l'avoir exclue de la visite comme le dit Duvernet ? Certainement. Quand au tableau suspendu au fond de l'alcôve du prince, on peut s'interroger sur ce qu'il représentait. On apprend, par d'autres sources, qu'il s'agissait du « Vœu de Louis XIII ». Il a pu y avoir un changement.

Ce qui ne changera jamais, c'est la grande méfiance du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino envers les littérateurs. Cependant, Balzac lui-même parviendra à rencontrer l'un et l'autre au château de Rochecotte, propriété tourangelles de la duchesse, deux ans plus tard.

■ André Beau – Août 2011

N.B. – Outre dans les « Souvenirs » inédits de Charles Duvernet et la « Chronique » de la duchesse de Dino, la matière essentielle du présent article se retrouve dans les « Œuvres autobiographiques de George Sand » – tome II (édition de la Bibliothèque de la Pléiade – N.R .F. Gallimard - 1971). et la « Correspondance générale » de George Sand , tome II (édition de Georges Lubin – Classiques Garnier - 1966), passages marqués d'un astérisque à la date correspondante.



Buste Talleyrand :

«Dantan-Talleyrand-musée-du Louvre
©photo RMN»



Couple Talleyrand-Dino :

gravure anglaise
collection particulière

Duchesse de Dino :
Gravure par Gérard
d'après une peinture d'Isabey
collection particulière



Georges (sic) Sand :
lithographie anonyme
collection particulière

PETITE HISTOIRE DU COSTUME AU TEMPS DE TALLEYRAND

A la lecture des biographies de Charles-Maurice de Talleyrand, nous découvrons un homme alliant respect des traditions et pensées visionnaires. Le costume est, par ses formes, ses matières et ses couleurs, un message social de premier plan. De tout temps les symboles politique, religieux ou sociaux ont été codifiés dans le vêtement. Amusons nous à suivre le prince au fil des ans, ce chemin servant de prétexte à une succincte étude du costume masculin de la fin de l'Ancien Régime à la Restauration. Collégien à Saint-Sulpice et destiné à la vie religieuse il porte culotte et habit noir. Devenu évêque il accède au violet et reçoit le pallium, cercle de tissu avec pans retombant devant et derrière issus du rectangle de l'amictus grec (terme général appliqué au vêtement de dessus dans l'Antiquité grecque). Aux Etats Généraux nous le voyons en soutane noire car il porte le deuil de son père ce qui lui fait délaissé le violet. Pendant la période révolutionnaire revenu à l'habit civil il se prépare à partir en 1792 en culotte de peau avec bottes, frac et

chapeau rond. Sous le Directoire lors d'une réception où il présente Bonaparte, les couleurs républicaines sont à l'honneur : pantalon rouge foncé, revers d'habit bleu et écharpe blanche, le tout couronné d'un chapeau noir à plume ponceau. Ministre de l'Empire il arbore dans les cérémonies l'habit de velours rouge doublé de soie blanche, collet et revers brodés d'or, culotte blanche, haute cravate, chapeau de feutre orné de plumes blanches et la cape rouge immortalisée par le peintre David sur le tableau du Sacre de l'Empereur. N'oublions pas les tenues de cérémonies présentes dans les vitrines du château de Valençay : cape de l'ordre du Saint-Esprit, habit d'académicien et tenue de chambellan . A la fin de sa vie il porte redingote et culotte de couleur sombre, cravate et cheveux poudrés. Il est clair que Talleyrand savait parfaitement adapter la tenue aux circonstances avec un rigoureux respect des us et coutumes.

Reprenons quelques unes de ces pièces de costume pour en détailler l'histoire.

La culotte à pont dite « à la bavaroise » si représentative de la silhouette masculine du XVIIIème siècle s'est répandue en France à partir de 1730. Auparavant elle fermait devant par des boutons.

Elle descendait sous le genou resserrée soit par un ruban soit par une boucle de métal. Son usage ne s'est pas perdu à la Révolution Française. Le personnage du « sans culotte » c'est à dire portant la paire de pantalons longs montré par l'acteur Chenard sur le tableau peint par Boilly en 1792 (du musée Carnavalet) ne représente qu'une minorité d'hommes appartenant aux factions avancées. Il s'agit du costume pantalon et veste courte appelée carmagnolle . Le pantalon avait été introduit au XVIème siècle par les comédiens italiens. La culotte poursuit sa destinée dans les cérémonies. Bonaparte avait rendu l'habit de cour obligatoire aux Tuileries. Louis XVIII la porte toujours sous son règne. Conservée pour certaines cérémonies sous le second empire, elle ne termine son périple qu'au début du XXème siècle portée par les laquais des demeures de l'aristocratie conservatrice.

Au cours du XVIIIème siècle la veste à pans appelée justaucorps prend le nom d'habit à la française. Son usage perdure dans les cérémonies élégantes au XIXème siècle avec des simplifications de coupes. A la ville il est remplacé par la redingote. Ce terme venant de l'anglais Riding-coat, mot, pourtant jamais employé en Angleterre,

désigne un manteau à collet que les gentlemen portaient à cheval grâce à l'aisance des fentes aménagées à l'arrière et sur les côtés. Les français l'adoptent à partir de 1725 environ et francisent le nom en redingote. Portée sur l'habit à sa place à la Restauration, elle en vient à supplanter celui-ci à la ville. Devenue vêtement de cérémonie elle disparaît après la guerre 1914-1918.

La grande cravate visible sur tous les portraits du prince est apparue après la Révolution. Les incroyables la portaient particulièrement haute. Sous le Directoire elle est dite « écrouellique ». Elle ne diminue de taille qu'à l'arrivée du second empire.

Venons en au poudrage des cheveux noté comme démodé par certains contemporains du prince sous la Restauration. Cette pratique née sous le règne de Louis XIV, où l'on commence à poudrer les perruques s'est répandue en Europe au XVIIIème siècle. Après la Révolution certains conservent cet usage parfois même avec les cheveux coupés courts à la Titus sous le consulat. Sous le Directoire si les jeunes royalistes portent une perruque blonde, les muscadins (jeunes des classes aisées opposés aux jacobins) ont les cheveux longs et poudrés. Mais le plus grand nombre aban-

donne cette pratique. Les vieux émigrés et quelques conservateurs l'utilisent encore, tel Gaudin ministre des finances qui porte encore jabot et manchettes de dentelle ce que fustige le valet de chambre de Joséphine Bonaparte. Notons que de nos jours le grand couturier Karl Lagerfeld poudre ses cheveux au shampoing sec dans les réceptions parisiennes.

Les derniers portraits du prince le montrent en habit et culotte sombres. En cela il n'est pas « démodé ». On s'achemine à l'époque vers la perte de la chamarrure dans le costume masculin. Le terne et le sombre s'installent au milieu du XIXème siècle dans les classes aisées et persisteront plus de 100 ans.

Ce petit aperçu plus léger que les sérieuses préoccupations diplomatiques du Prince aura, nous l'espérons, su vous distraire.

■ Béatrice Riolland

Bibliographie

« *Histoire du costume en occident de l'antiquité à nos jours* » .

François Boucher 1965.

« *Histoire des modes sous l'Empire* .

Philippe Séguy 1988.

« *Joséphine Impératrice de la Mode* » .

Claudette Joannis. 2007

MONSIEUR DE TALLEYRAND AUX EAUX

De par son infirmité (syndrome de Marfan) qui le poursuivit toute sa vie, Charles Maurice de Talleyrand fut amené, aussi régulièrement que souhaité, à fréquenter les stations thermales, et plus particulièrement, celle de Bourbon l'Archambault (Allier).

Une cure thermale dure habituellement 21 jours. En examinant les correspondances publiques ou privées du prince, il est relativement facile de déterminer au cours de sa longue existence, les périodes de soins et les lieux de destination motivés par son handicap de la jambe droite, celui dont les portraitistes et les caricaturistes ne sont jamais sûrs.

Il nous faut d'abord indiquer que c'est à l'approche de la bataille de Marengo (14 juin 1800), donc, en mai 1800, que notre ministre des relations extérieures se trouve dans la nécessité de garder la chambre. C'est très certainement là, le point de départ de la volonté de Charles Maurice, de traiter par les eaux les souffrances

qu'il endurait depuis son enfance.

Sans rechercher à établir un calendrier précis, il est tout de même possible d'établir la liste chronologique des lieux de cure choisis par Talleyrand, en fonction de sa disponibilité, mais aussi de son goût. Philippe Maillard et moi-même nous sommes mis à l'ouvrage. Voici le résultat de nos recherches dans toute leur sécheresse. De plus amples détails sont à rechercher.

juillet 1801
– Bourbon l'Archambault –

juillet 1802 (?)
– Bourbon l'Archambault –

août 1803
– Bourbon l'Archambault –

juillet 1804
– Bourbon l'Archambault –

juin 1805
– Bourbon l'Archambault –

septembre 1806
– Wiesbaden –

en 1807 et 1808
– pas de cure –

mai 1809
– Bourbon l'Archambault –

en 1810 – pas de cure –

juillet 1811
– Bourbon l'Archambault –

juin / juillet 1812
– Bourbon l'Archambault –
août 1813

– Bourbonne-les-Bains –

1814 – pas de cure –

juin 1815
– Aix-la-Chapelle –

juillet / août 1816
– Bourbon l'Archambault –

août 1817
– Cauterets –

juillet 1818
– Cauterets –

juin 1819
– Barèges –

1820 – pas de cure -

août 1821
– Bourbon l'Archambault –

juin 1822
– Bourbon l'Archambault –

juin 1823
– Bourbon l'Archambault –

juin 1824
– Bourbon l'Archambault –

juin 1825
– Bourbon l'Archambault –

1826 - pas de cure –

juin 1829
2^{ème} et dernière cure à
Aix-la-Chapelle
juin 1830
– Bourbon l'Archambault

1831 – pas de cure –

juillet / août 1832
– 18^{ème} et dernière cure à
Bourbon-l'Archambault –

1833 et 1834 – pas de cure

juillet 1835
– 2^{ème} et dernière cure à
Bourbonne-les-Bains

1836 et 1837 – pas de cure –

1838 – décède le 17 mai.

Soit en tout, 26 cures
dont 18 saisons à Bourbon
l'Archambault contre 2 à
Bourbonne-les-Bains, 2 à Aix-
la-Chapelle, 2 à Cauterets, 1
à Barèges et 1 à Wiesbaden.

■ André Beau
Septembre 2011

LE COURRIER DU PRINCE

Bulletin d'information de l'Association
LES AMIS DE TALLEYRAND

Siège : Château de Valençay – 36600 Valençay – www.amis-talleyrand.fr

Responsable de la publication: Roland MARTINET.

Comité de rédaction : André BEAU, Roland MARTINET,
Georges LEFAIVRE, Alexandre BELONOSCHKIN, Claude
BEAUTHEAC.

Responsable de la maquette : Claude BEAUTHEAC.
Parution annuelle. N°4 – Janvier 2012.

*La reproduction des textes est interdite, sauf autorisation préalable de l'auteur.
Crédit photos : les photos ou reproductions sont fournies par chaque auteur des
articles, sous sa responsabilité.*

DANS LA BIBLIOTHEQUE.

Emmanuel de Waresquiel : « Talleyrand. Dernières nouvelles du Diable ». Paris, CNRS Editions, 1911.

Jean Tulard : « Talleyrand ou la douceur de vivre ». Paris, Bibliothèque des introuvables, 2010.

Jean d'Ormesson : « La Conversation ». Paris, Editions Héloïse d'Ormesson, 2011.

Jean-Paul Bertaud : « L'abdication. 21-23 juin 1815 ». Paris, Flammarion, 2011.

Jean-Pierre Patat : « 1813. Seul contre tous ». Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2010.

Jean-Pierre Patat : « 1814. Trahisons et reniements ». Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2011.

Marie-Hélène Baylac : Napoléon, Empereur de l'île d'Elbe (avril 1814-février 1815). Paris, Editions Tallandier, 2011.

Marie-Hélène Baylac : « Le sang des Bourbons ». Paris, Larousse, Essais et Documents, 2009.

Geneviève Haroche-Bouzinac : « Vigée-Le Brun. Histoire d'un regard ». Paris, Flammarion, 2011.

Bruno Fuligni : « Petit dictionnaire des injures politiques ». Paris, l'Editeur, 2011.

Fondation Napoléon : Napoléon Bonaparte. Correspondance générale. Tome septième (année 1807). Tilsit, l'apogée de l'Empire ». Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010.

Fondation Napoléon : « Napoléon Bonaparte. Correspondance générale. Tome huitième (année 1808). Expansions méridionales et Résistances ». Paris, Librairie Arthème Fayard, 2011.

Erik Egnell : « Place de la Concorde ou Vie et mort d'un régime politique ». Sortie en quatre journées. Les Boulbennes -24240 Pomport, Editions Cyrano, 2006.

Jean Faggianelli : « La Trahison ». 38600 Fontaine, Editions Tho T, 2010.

Pierre Combaluzier : « Correspondance Napoléon-Talleyrand. 1797-1806. 801 lettres ». Pau, chez l'auteur www.le-prince-de-talleyrand.fr, 2009.

Pierre Combaluzier : « Correspondance Napoléon-Talleyrand. 1807. 126 lettres ». Pau, chez l'auteur www.le-prince-de-talleyrand.fr, 2011.

Pierre Combaluzier : « Talleyrand : De l'état de la France à la fin de l'an VIII ». Pau, chez l'auteur www.le-prince-de-talleyrand.fr, 2010.

Charles de Lacretelle : « Dix années d'épreuves pendant la Révolution. Mémoires ». Paris, Tallandier, 2011.

Denis Grivot : « La Religion de Talleyrand ». 21390 Précycy-sous-Thil, Editions de l'Armançon, 2009.

Jean-Paul Machetel : « Talleyrand chez nous. Un quatuor à Reims ». Reims, Les Editions du coq à l'âne, 2004.